

à sa messe, à son bréviaire; derrière lui, un troupeau sans pasteur, un tabernacle sans gardien, une chaire silencieuse, la solitude spirituelle dans les âmes comme dans le temple, la vie surnaturelle suspendue autant qu'elle découle de la parole divine qui n'est plus prêchée, du sacrifice divin qui n'est plus offert, des sacrements qui ne sont plus administrés. On dirait que Dieu lui-même est absent, il n'est plus personne pour en parler avec autorité.

Hélas! le maître n'y est pas, le gardien de la bergerie est parti lui-même: tristesse, désolation, périls de toutes sortes pour les pauvres ouailles abandonnées. Ceci, en quelque cas isolés, serait déjà bien angoissant. Mais si la chose se produit en des centaines, que dis-je, en des milliers d'endroits à la fois, comme nous l'avons vu affirmer, peut-on se faire une idée du mal incalculable qui s'ensuit nécessairement pour les âmes, pour les familles, pour des paroisses, pour des régions entières, qui subissent une véritable dévastation spirituelle.

Le prêtre, pour une dernière fois peut-être, en pleine jeunesse et en pleine santé, au début d'une carrière qui lui promettait des émotions d'un plus noble caractère est descendu de l'autel et a déposé les ornements sacerdotaux. Ces vêtements sacrés, pour lui pleins de symboles et de religieux mystère, il les échange contre la tunique du soldat. Le voici, on le reconnaît à peine; tout à l'heure il tenait dans ses mains le calice de la